

**CRITIQUE, danse. 28ème
FESTIVAL DE MARSEILLE,
Théâtre national de La Criée,
le 26 juin 2023.
« LOVETRAIN2020 » par Emanuel
GAT**

La grande salle du Théâtre national de La Criée retient son souffle. Les premières mesures d'*Ideas As Opiates des Tears for Fears* s'élèvent dans la pénombre, et déjà la magie opère. Ce 26 juin 2023, pour la clôture de la 28e édition du Festival de Marseille, le chorégraphe israélien Emanuel Gat offre au public phocéén une version resplendissante de *LOVETRAIN2020*, pièce créée en pleine pandémie comme un acte de résistance joyeuse et un manifeste pour la vie. Le pari était audacieux : transformer les tubes planants du duo britannique en une comédie musicale contemporaine, sans paroles ni récit, où la seule narration est celle des corps en mouvement.

Le spectacle s'ouvre sur une vision qui imprime les rétines. Les interprètes, vêtus des créations extravagantes de **Thomas Bradley**, évoluent dans un écrin de lumière signé par le chorégraphe lui-même. On pense aux tableaux du Caravage ou de Vélasquez, tant les jeux d'ombre et de lumière sculptent les corps et font vibrer les couleurs acides et les matières

précieuses de ces costumes. Ces silhouettes, mêlant l'esprit baroque à une folie *punk* rappelant Vivienne Westwood, semblent tout droit sorties d'un bal costumé imaginaire, à la fois hors du temps et incroyablement modernes. Loin d'être un simple habillage, le costume devient un partenaire de jeu à part entière, dont les drapés et les découpes ingénieuses subliment chaque mouvement.



Au-delà de la splendeur visuelle, c'est la construction chorégraphique qui fascine. Emanuel Gat orchestre ses douze danseurs avec une maîtrise consommée, créant une réflexion constante entre le collectif et le singulier. Les tableaux d'ensemble, d'une complexité et d'une précision époustouflantes, laissent soudain place à des solos intimistes ou à des duos où l'invention gestuelle semble intarissable. La pièce joue de ces tensions, de ces interruptions, de ces silences qui viennent ponctuer la frénésie musicale. C'est dans ces moments d'apnée, où seule la respiration des danseurs et le froissement des étoffes se font entendre, que le

spectacle atteint son intensité la plus pure.

LOVETRAIN2020 n'est pas un simple exercice de style nostalgique. Si la bande-son, composée des hymnes des *eighties* (*Mad World*, *Shout*, *Everybody Wants to Rule the World*), réveille une mémoire affective collective, le chorégraphe israélien, installé à Marseille, dépasse la simple citation. Il s'empare de ces mélodies pour en faire le moteur d'une célébration sensorielle et physique : c'est un véritable rayon de soleil qui fait oublier la morosité ambiante pour offrir une expérience festive et partagée. Le final, porté par l'hymne *Sowing the Seeds of Love*, voit les danseurs s'avancer vers le public dans un mouvement de communion, abolissant la frontière entre la scène et la salle. Le public, conquis, ne s'y trompe pas et réserve un triomphe à cette magnifique troupe.

Cette œuvre, qui a déjà conquis le monde, de Montpellier à New York en passant par Londres, confirme l'immense talent d'un chorégraphe qui, avec une générosité rare, nous offre un moment d'euphorie pure et de beauté partagée. Un spectacle à voir et à revoir pour recharger ses batteries d'énergie positive.

CRITIQUE, danse. 28ème FESTIVAL DE MARSEILLE, Théâtre national de La Criée, le 26 juin 2023. « LOVETRAIN2020 » par Emanuel GAT. crédit photo (c) Julia Gat

CRITIQUE, Opéra. NANCY, Opéra national de Lorraine, le 25 juin 20223. VERDI : La Traviata. E. Kamani, M. Rojas, G. Myshketa... J. F. Sivadier / M. Gardolinska.

Taillée sur mesure pour Nathalie Dessay lors de l'édition 2011 du Festival d'Aix-en-Provence, cette production de « La Traviata » de Verdi – en coproduction avec la Wiener Staatsoper, le Théâtre de Caen et l'Opéra de Dijon et signée par l'homme de théâtre français **Jean-François Sivadier** – est reprise ces jours-ci à l'Opéra National de Lorraine, douze ans après avoir été étrennée à Aix. Nous avons eu la chance d'assister à la création aixoise, et nous devons bien avouer que la soprano albanaise Enkeleda Kamani, inconnue sous nos latitudes, convainc bien plus que son illustre consœur – car disposant d'un matériel vocal autrement plus adapté à la tessiture de ce rôle redoutable qui exige trois voix différentes, et avec des qualités de comédienne par ailleurs quasi idoines.

**Convaincante Traviata à Nancy
vocalisation impeccable,
piani divinement dosés...
Enkeleda Kamani, un nom à retenir !**



Enkeleda Kamani, un nom à retenir donc ! Cette soprano originaire de Tirana, qui a intégré en 2017 la prestigieuse Académie de l'Opéra studio de La Scala de Milan, possède un séduisant timbre cuivré et dispose d'un métier déjà très sûr (elle n'a que 32 ans !). Le premier acte ne met en péril ni son émission, homogène et libre dans le registre aigu (le « Sempre libera » est couronné d'un magnifique contre-mi bémol), ni une vocalisation aussi impeccable que puissamment

projetée. L'évolution du personnage, de l'étourdissement passionnel à l'abattement et à la dérélition, du renoncement à l'amour jusqu'à la douleur et la mort, s'inscrit avec justesse et pudeur dans le cadre épuré voulu par la mise en scène. Les accents toujours justes de la cantatrice trouvent à se déployer dans les grands moments de ferveur comme « Amami Alfredo », d'un puissant effet en termes de puissance dramatique. Tout ce qui est écrit piano legato est également chanté avec un superbe raffinement tel le « Dite alla giovine », aux piani divinement dosés. Les colorations d'« Addio del passato » sont remarquables de variété et concourent à rendre très émouvante la mort de la phthisique, ici vécue de l'intérieur. Elle récolte un triomphe aussi chaleureux que mérité au moment des saluts !

Avec un format vocal particulièrement ample, le ténor mexicain **Mario Rojas** possède également l'art et les moyens de camper un Alfredo d'une vocalité infaillible (le contre-ut de la cabalette !). Son timbre solaire, contrôlé par une technique déjà aguerrie, et son impressionnant contrôle du souffle, lorsqu'il entonne par exemple le fameux « De' miei bollenti spiriti », font de ce jeune chanteur un Alfredo particulièrement exaltant. Baryton verdien des plus convaincants, **Gezim Myshketa**, comme il a déjà eu l'occasion de le prouver avec son magistral Rigoletto à Montpellier ou [plus récemment son Ford \(dans "Falstaff"\) à l'Opéra de Lille \(mai 2023 / A. Allemandi\)](#) continue de séduire par la chaleur et l'équilibre d'une voix généreuse, qui rend le personnage de Germont père ici presque sympathique, mais – mauvais effet certainement due à l'étouffante chaleur qui régnait tant à l'extérieur (32 degrés !) que dans le théâtre nancéien -, la ligne de chant se montre inhabituellement instable, notamment dans le registre aigu, ce dont le baryton albanais n'est pas coutumier. Ce n'est pas grave, et nous l'applaudirons à tout rompre une prochaine fois !...

De leur côté, les seconds rôles n'appellent guère de reproche, avec une mention pour les pertinents Gastone et Baron Douphol

de Grégoire Mour et Yoann Dubruque, la Flora Bervoix de grand relief de Marine Chagnon, la maternelle Annina de Majdouline Zerari ou le sonore Docteur Grenvil de Jean-Vincent Blot.

En fosse, nous retrouvons avec beaucoup de plaisir la cheffe polonaise **Marta Gardolinska**, un mois seulement après son triomphal "[Manru](#)" (de Paderewski) [in loco](#) (mai 2023). Il est toujours très compliqué de diriger « La Traviata » de façon nouvelle, en y ajoutant une touche d'originalité. La plupart des chefs se contentent de diriger la partition simplement, de façon conventionnelle, mais rien de cela ici, et la nouvelle directrice de l'Opéra national de Lorraine montre la particularité de faire sonner les timbres, restituant à un Orchestre de l'Opéra national de Lorraine – dans une forme superlative – son rôle moteur. De même, le chœur « maison » se montre irréprochable, magnifique de cohésion comme d'engagement.

Enfin, c'est avec grand plaisir que nous avons retrouvé à Nancy la production aixoise de **Jean-François Sivadier**. En plus de son goût affiché de la mise en abyme, son travail est une véritable déclaration d'amour au théâtre. Sur un plateau quasi nu, des acteurs se préparent à jouer ce qui pourrait être "La Dame aux camélias", dont est inspiré l'opéra de Verdi.

Remarquable directeur d'acteurs, Sivadier rend de suite floue – formidablement aidé en cela par le talent des chanteurs-comédiens réunis ce soir – la frontière entre drame joué et drame vécu ; le public se laisse vite prendre au jeu – ou plus exactement a tôt fait de croire que ce sont bien des êtres qui souffrent réellement dans leur chair qui évoluent devant lui. A ce titre, la mort de l'héroïne, pieds nus, avançant en titubant sur le devant de la scène, avant que de s'effondrer sur les derniers accords de la partition, restera une des images les plus théâtralement fortes qu'il nous aura été donné de voir à l'opéra. Un magnifique moment de théâtre !



CRITIQUE, Opéra. NANCY, Opéra national de Lorraine, le 25 juin 20223. VERDI : La Traviata. E. Kamani, M. Rojas, G. Myshketa... J. F. Sivadier / M. Gardolinska. Photos © Jean-Louis Fernandez

VIDÉO : Enkeleda Kamani chante “Ah, je veux vivre!” (dans “Roméo et Juliette” de Gounod) au Concours « Neue Stimmen” en 2019:

CRITIQUE, concert. PARIS, salle Gaveau, le 12 juin 2023. Kimball Gallagher, piano. Concert Nouveaux mondes, nouvelles perceptions.

Le principe du programme en croisant les cultures, Europe [Mozart et Chopin] et le continent africain (compositions tunisienne et sénégalaise, jouées en première française) était déjà prometteur, séduisant. De fait, le pianiste américain en maître de cérémonie présente son travail-à la fois pédagogique et formateur, surtout humain à destination des jeunes lycéens et étudiants pour lesquels la musique peut être un formidable vecteur de transformation. Le pianiste entrepreneur qui a été révélé lors d'un récital fameux à Carnegie Hall en 2008, s'est depuis engagé pour la pratique de la musique auprès des jeunes grâce à l'ONG qu'il a créé « **88 International** ».

Tout d'abord, le joueur de Cora, **Magou Samb**, éblouit dans une chanson qui célèbre la quête de liberté d'abord introduite par un préambule quasi rhapsodique au piano seul dont l'écriture imite jusqu'au timbre et au jeu de la cora. Le passage d'un

instrument à l'autre est particulièrement réussi et le compositeur concerné (le péruvien **Hwaen Ch'uqi**) a compris idéalement les enjeux fertiles du métissage, tout en évitant parfaitement ses écueils.

Puis le cycle des 7 morceaux composé par le tunisien **Souhayl Guesmi** (« Appel de l'inconnu), présent dans la salle et qui viendra saluer à la fin, font se succéder piano / saxophone (**Ulrich H. Brunnhuber**) et airs chantés pour soprano (la jeune chanteuse **Nejia Abidi**) accompagnés des mêmes, avec l'ajout de la flûte tunisienne, le Nay (**Ahmed Litaïem**). Souvent nay et saxo s'accordent ou se répondent et parfois s'opposent dans un jeu de timbres délectable. A défaut de comprendre le texte chanté, on adhère aux thèmes dont il est question et qui ont été allusivement évoqués par la jeune chanteuse, elle-même jeune apprentie du programme musical orchestré par Kimball Gallagher à travers son **ONG 88 International**.

La fraternité est à la source et au cœur de sa démarche ; mais pour convaincre il faut outre des qualités humaines immédiatement charismatiques, des dons de musicien exceptionnel. L'exemplarité vaut son pesant d'or et pour être crédible auprès des jeunes, **Kimball Gallagher** se devait d'être un pianiste de premier plan.

Somptueux premier concert à Gaveau

KIMBALL GALLAGHER
poète d'autres mondes sonores...



Défi révélé ce soir car c'est bien à un formidable récital de piano auquel nous avons assisté. Et dont la très haute tenue fonde toute la légitimité de l'entreprise.

La Sonate de Mozart alla turca sert évidemment le thème des croisements entre occident et orient. Facétieuse, et toute en élégance badine, la partition délivre son classicisme mâtiné de subtilité toute viennoise, avant la truculence frénétique voire hallucinée de son allegretto final (la fameuse *marcia turca* / marche turque). Le jeu de Kimball Gallagher déploie une fermeté, une assise droite qui ne s'encombre d'aucun effet inutile. Le jeu est franc, sobre, flexible, naturel. Sans aucune sensiblerie ni affectation que l'on écoute trop souvent au prétexte que les Sonate de Mozart étaient des bambochades parfois sucrées. La probité du jeu, la clarté des intentions, l'extrême lisibilité polyphonique indiquent un très grand tempérament interprétatif.

Mais le récital gagne un autre registre tout aussi superlatif

avec **la Sonate n°3 de Chopin**. Un Chopin aussi dense que profond dont le propos grave prépare au surgissement de chaque motif, fait surgir les mélodies envoûtantes -belliniennes-, dont le Polonais a le secret, ... avec la grâce de la délivrance.

Kimball Gallagher en exprime le fourmillement souterrain ; un océan d'eaux profondes qui mêlent Wagner et Liszt et qui dévoilent dans ce chant chopinien, des accents bouleversants qui touchent par leur justesse et leur sincérité. Là encore la clarté du jeu, son esprit analytique qui mesure et prend la distance nécessaire, affirment une hauteur de vue qui désigne chez le pianiste, le regard captivant d'un architecte.

Pédagogue, généreux, le pianiste présente lui-même le cheminement d'une œuvre particulièrement étonnante : il en souligne l'éloquence souterraine des quatre mouvements, chacun conçu dans une succession claire : ballade, étude, nocturne, et pour finir, l'impérieuse danse où la digitalité foudroyante, heureuse, libère toutes les tensions comme dans une course éperdue...

Le pianiste fascine par la clairvoyance du jeu, son éloquence, sa solidité, sa maîtrise parfaite des équilibres et des contrastes. Sa formidable maîtrise délivre un remarquable travail centré sur la cohérence et le sens. Kimball Gallagher a plus d'une corde à son arc : ses propres compositions (6 **Préludes** donnés en première française là aussi) affirment un imaginaire hors normes, qui s'inspire directement des rencontres humaines, vécues au hasard de ses déplacements dans le monde ; les 6 portraits sonnent comme des esquisses sonores très investies, porteuses de mondes à la fois intimes et poétiques, autant d'hommage aux personnes remarquables que le pianiste a croisées lors de ses périples aux quatre coins de la planète. Le raffinement de l'écriture, le sens des couleurs et de l'harmonie expriment pour chacun une relation forte : l'indice des « Nouvelles perceptions » comme le rappelle le titre du programme d'une soirée mémorable.



Photo : portrait de Kimball Gallagher, bras croisés © Abdel Belhadi

VOIR aussi l'entretien de Kimball Galagher sur TV5 Monde (5'35) à l'occasion du concert à Gaveau le 12 juin 2023 : <https://twitter.com/TV5MONDEINF0/status/1666853910558982144>

VISITER le site **88 INTERNATIONAL** :
<https://88international.org/>

VISITER le site de **Kimball Gallagher** :

<https://www.kimballgallagher.com/>

VIDÉO : VOIR Kimball Gallagher / Sonate en si mineur de Franz Liszt :

https://www.youtube.com/watch?v=1jFNer_Rclw&list=PLq-Hpjh2HC-C7Pgn89Nm3ZWkvJGgs6Pmw&index=1

CRITIQUE, concert. PARIS, salle Gaveau, le 12 juin 2023.
Kimball Gallagher, piano. Concert « Nouveaux mondes, nouvelles perceptions » : WA Mozart, Chopin, Gallagher (6 Préludes)...

CRITIQUE, danse. PARIS,
Théâtre des Abbesses, le 24

juin 2023. « PROMISE » de Sharon EYAL et par la Compagnie TANZMAINZ

Dans le cadre de la saison 22/23 du Théâtre de la Ville (décentralisée – car en travaux – depuis 2016 !), le Théâtre des Abbesses a accueilli avec émoi et fracas la pièce « *Promise* », dernière création de la géniale chorégraphe israélienne Sharon Eyal pour la compagnie allemande TANZMAINZ. Une soirée d'ouverture triomphale, une pluie battante dehors, une tempête de grâce et d'énergie sur scène. Recension d'un moment d'exception !

D'emblée, le plateau se transforme en un espace-temps singulier. Sept corps en justaucorps et chaussettes d'un bleu-gris uniforme surgissent de la pénombre, comme une seule entité, un organisme palpitant. La signature de **Sharon Eyal** est immédiatement reconnaissable : perchés sur les demi-pointes, les danseurs de la TANZMAINZ déploient un langage corporel unique, où les épaules chevauchent les épaules, où les regards se fixent sur l'horizon. Ici, point de grands jetés spectaculaires, mais une économie de mouvement d'une intensité rare, une pulsation continue qui fait vibrer la matière humaine

La performance est une plongée dans le vocabulaire chorégraphique hypersensible d'Eyal. Les corps, oscillant entre sensualité brute et mécanique implacable, traversent un spectre d'émotions saisissant. On y perçoit la vulnérabilité, la peur, l'amusement, l'espoir, parfois même une joie palpable à être ensemble. La musique, composition envoûtante d'**Ori**

Lichtik, mêle les *beats* techno à des échos plus nostalgiques, créant un paysage sonore anxiogène et enivrant où les danseurs s'accrochent, se répondent et amplifient une énergie collective bouillonnante.



Si le groupe fait bloc, *Promise* est aussi une célébration des différences. Malgré la tenue unisexe, les sept interprètes affirment leur singularité. Les échappées solitaires, les duos surprenants, et jusqu'à ce moment d'anthologie où un cœur se dessine avec les bras pour envelopper l'un des leurs, sont autant de promesses d'un monde où solidarité et liberté individuelle coexistent. La lumière chirurgicale d'**Alon Cohen** isole ces instants d'une beauté fragile, tandis que les fines ampoules descendant du plafond évoquent un univers d'étoiles, un ailleurs où l'humanité rayonne.

À l'issue des 45 minutes de cette pièce intense, une clameur immense a envahi la salle. Debout, le public a salué comme il se doit la performance stupéfiante de ce petit groupe d'artistes et le génie de leur chorégraphe. « *Promise* » restera sans nul doute comme l'un des temps forts de cette saison 22/23, une démonstration éclatante que la danse de **Sharon Eyal**, exigeante et hypnotique, est un langage universel qui parle à notre humanité la plus profonde.

CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre des Abesses, le 24 juin 2023.
« PROMISE » de Sharon EYAL et par la Compagnie TANZMAINZ.

CRITIQUE, concert. LILLE, le 23 juin 2023. Alex Nante : Symphonie « Mystérion », création / Mahler (Symphonie n°4). Orchestre National de Lille, Ben Glassberg

La création qui s'annonce est un événement, jalon majeur qui vient clore la résidence du compositeur argentin **Alex Nante** à l'**Orchestre national de Lille**. C'est la 2ème partition importante dont nous assistons à la création... Bel engagement de l'Orchestre lillois en faveur des écritures d'aujourd'hui. La trajectoire d'Alex Nante manifeste pour l'Orchestre une conscience élargie dont le sens suit précisément une exigence spirituelle voire mystique. Sa « [Sinfonia pour un cuerpo de luz](#) » (créée en sept 2021) entendait la lumière comme un éblouissement qui grâce au rituel musical, réalisait un embrasement salvateur : le feu transformateur – la condensation de la matière, y étaient célébrés ; **le Concerto pour piano** créé en mars 2022 par Alexandre Tharaud plongeait dans un parcours tout autant séquentiel où le corps du piano attestait d'expériences psychologiques successives...

« *Mystérion* », l'Apothéose mystique...

ALEX NANTE clôt sa résidence à l'Orchestre National de Lille

La pièce de ce soir « *Mystérion* », de moins de 25 mn, est la plus spirituelle des 3 et tend par le choix même des textes associés (Evangiles selon Thomas, Ier-IIè siècle ; selon Philippe, IIIè / Pisits Sophia, IVè / Discours de l'Ogdoad, le tout en en langue copte...) , à une certaine épure extatique qui exprime en définitive l'accomplissement promis depuis la « Sinfonia » de 2021. Cette trajectoire est à porter au mérite d'un créateur qui tout en suivant la cohérence de ses croyances intimes, sait magistralement écrire pour l'Orchestre dont il cisèle la parure sonore avec un raffinement aérien immédiatement identifiable. Des nappes harmoniques se succèdent ou fusionnent les deux voix solistes, soprano et ténor ; à la fois abstraite et dématérialisée, l'écriture réserve une place choisie à l'incarnation fervente, parfois enivrée, précisément dans le trio qui associe à la soprano, les deux voix aiguës qui surgissent du chœur : saillie à la fois angélique et d'une mysticisme éperdu, proprement géniale (VII – « Onction de lumière »).

La grande machine symphonique est superbement sollicitée comptant plusieurs tutti de sidération qui dans le rituel spirituel font acte de ravissement et de révélation progressifs.

En d'autres termes, la partition suit selon nous, le parcours initiatique des mandalas bouddhiques ; à chaque scansion en tutti [plein orchestre et chœur su actif] correspond le passage d'un état de conscience vers un autre. L'élan collectif exprime l'ardente prière d'une humanité qui doute et espère ; la place et l'essor de la musique suit cette

espérance ; elle en jalonne le parcours salvateur jusqu'à son terme où la 4ème voie, couronnant l'enseignement du dieu trismégiste, accorde le féminin rédempteur, la **Pistis Sofia**, foi et sagesse, suprêmes incorruptibles. Toute la quête et le travail d'Alex Nante interroge ce en quoi les illuminations musicales expriment cette expérience spirituelle dont les marqueurs se manifestent dans la lumière. Mais des états lumineux différents selon leur place dans le grand éventail spirituel ainsi révélé. A chaque révélation, son onde lumineuse ; et les œuvres ainsi créés grâce au concours de l'Orchestre national de Lille dévoilent chacune les pierres angulaires qui ont bâti cette éloquente cathédrale orchestrale.

Mahler contrasté, éruptif de Ben Glassberg

Une même exigence spirituelle se retrouve chez **Mahler** dont la **4ème symphonie** occupe la 2ème partie du programme. D'emblée les qualités de l'Orchestre se dévoilent, prolongement de l'intégrale pilotée il y a deux ans par son directeur musical, Alexandre Bloch. Le cycle qui était couronné par [une somptueuse 8ème Symphonie « des Mille » / nov 2019](#), aura fait progresser les instrumentistes d'une manière irréversible. Et cet apport a été coûte que coûte maintenu, cultivé, préservé, ce, malgré la covid grâce à une activité continue dont les diffusions streaming... Le résultat est là : unisson souple et mordant des cordes, relief presque insolent des cuivres, timbres irradiant et d'une intensité à la fois saisissante et articulés des bois dont en particulier le clarinettiste solo, d'une vocalité juste, pertinente, nuancée [étonnant **Michele Carrara**].

Avouons ne pas avoir été totalement convaincu par le geste

parfois sec et brutal toujours très [trop] contrasté du chef Ben Glassberg. Le premier mouvement, pourtant noté « circonspect, sans presser » , sonne affirmatif et appuyé et d'une véhémence progressive qui semble étrangère à l'esprit mahlérien sous jacent, marqué cependant par la féerie de l'enfance. Rien d'onirique ni de magicien ici : plutôt expressif et éruptif. Le **Scherzo** qui suit [dans un tempo modéré, sans hâte] impose un train d'enfer qui souligne le caractère de danse macabre... Que l'on juge juste ou non ce parti surexpressif, Ben Glassberg garde le cap d'une lecture personnelle assumée crânement tout du long.

Mais quand surgit l'enchantement éperdu, enivré de « **Ruhevoll** » [tranquillement] claire préfiguration de l'Adagietto de la 5ème, toute réserve s'efface ; le geste du chef trouve le sentiment de plénitude suspendue, au glissando attendu, crucial, miraculeux et d'un geste hypnotique. Le grand frisson se produit alors. Tel que nous le rêvions.

Dans le 4ème mouvement, chanté on regrette que la balance globale soit défaillante et déséquilibrée l'Orchestre couvrant en majorité la chanteuse (**Jodie Devos**) dont l'articulation et le sens du texte se dérobent malheureusement.

Sans ses maigres réserves, la soirée de plénitude et de frisson symphoniques s'est déployée sans entrave, attestant du niveau superlatif du National de Lille, dans un programme pourtant aussi audacieux qu'ambitieux. Encore un jalon à marquer d'une croix blanche et ce n'est pas la prochaine saison 2023 – 2024 et ses nombreuses pépites annoncées qui démentira tel essor, pour le plus grand bonheur d'un public de plus en nombreux au Nouveau Siècle.

CRITIQUE, concert. LILLE, le 23 juin 2023. Alex Nante (né en 1992) : Symphonie « Mystérion », création / Mahler (Symphonie n°4). Jodie Devos, soprano / Simon Bode, ténor / Chœur

régional Hauts de France, Choeur de chambre Septentrion /
Orchestre National de Lille, Ben Glassberg. Photo grand format
© classiquenews juin 23

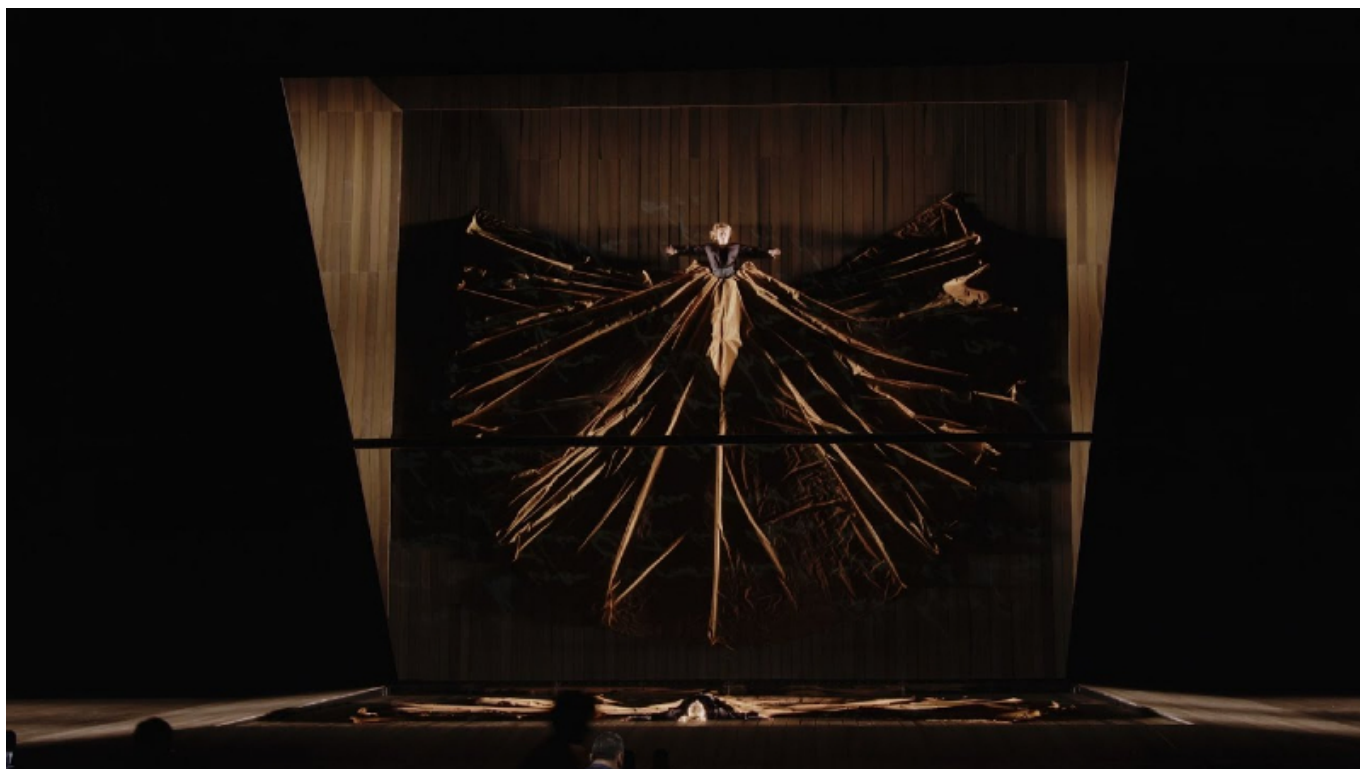
**Précédentes critiques ALEX NANTE / ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE
/ ALEXandre Bloch sur CLASSIQUENEWS :**

**[CRITIQUE, concert. LILLE, le 23 septembre 2021 : Concert
inaugural de la saison 2021 – 2022: Alex NANTE \(Sinfonía del
cuerpo de luz, création\)](#)** – SAINT-SAËNS : Concerto pour
violoncelle n°1 (Victor Julien-Laferrière, violoncelle) –
Richard STRAUSS : Mort et transfiguration. Orchestre National
de Lille. Alexandre BLOCH, direction. TANTRISME SYMPHONIQUE...

CRITIQUE, opéra. GENÈVE, Grand-Théâtre, le 22 juin 2023. VERDI : Nabucco. R. Burdenko, S. Hernandez, R. Zanellato, D. Giusti. A . Fogliani / C. Jatahy.

Pour clore sa saison intitulée “Mondes en migration”, le Grand-Théâtre de Genève (et son directeur **Aviel Cahn**) a fait appel à la metteuse en scène brésilienne **Christiane Jatahy** pour mettre en images “Nabucco” de Verdi. Artiste associée à pas moins de quatre théâtres prestigieux (le Théâtre de l’Odéon à Paris, le Piccolo Teatro de Milan, le Schauspielhaus de Zurich et le Arts Emerson Theater de Boston), elle a reçu l’an passé un Lion d’or à la Biennale de Venise pour l’ensemble de son travail, basé sur les “frontières” et les “questions raciales”, des thèmes qui ne pouvaient qu’entrer en résonance avec le chef d’oeuvre du maître de Bussetto, lequel met en scène tout un peuple réduit en esclavage et en quête de sa patrie où honorer son Dieu, Jéhovah.

**A Genève,
le Nabucco de Christiane Jatahy
prend aux tripes et parle au cœur...**



Certes, tous les procédés dont elle use ici (certains diront abuse...) sont déjà connus des spectateurs assidus des salles lyriques, mais ils n'en demeurent pas moins diablement efficaces, concourant à un spectacle qui prend aux tripes et parle au cœur. Alors oui, les miroirs qui montrent la scène en contrebas et qui s'inclinent parfois pour renvoyer sa propre image à la salle, ce parterre d'eau dans lequel les personnages trébuchent, pataugent ou s'y battent, ces images tournées "en live" par deux cameramen et projetées sur écran géant, ces choristes disséminés dans la salle (certains au milieu même des spectateurs du parterre...), les lumières qui se rallument pour le final (et mieux interpeller l'audience...), nous en avons déjà fait l'expérience (pas tous en même temps cependant...), mais si c'est pour mieux débarrasser tous les "oripeaux" du drame antique (avec son fatras habituel de décors et costumes somptueux), si c'est pour mieux mettre en avant ce qui en est la "substantifique moelle", et offrir au regard toute la résonance de cette histoire avec notre monde chaotique et souffrant d'aujourd'hui, et bien on peut dire que le pari est réussi.

D'autres pourront aussi trouver incongrues les notes de musique contemporaine (alla Arvo Pärt) écrites par le chef Antonino Fogliani qui font suite au finale original de Verdi qui s'achève sur la mort de l'héroïne (qui au passage ne meurt pas ici mais rejoint le peuple qu'elle a préalablement martyrisé...), suivies par une séquence d'une rare force émotionnelle où les 60 membres du Chœur du Grand-Théâtre ont à nouveau investi (les mesures ajoutées servant à ça...) les quatre niveaux de la salle pour entonner, cette fois "a capella", le sublime "Va pensiero". A peine finit-il l'air (dans un quasi murmure) que toute la salle se lève comme un seul homme pour offrir illico une standing ovations aux artistes – une expérience inédite pour nous qui fréquentons ce théâtre depuis 25 ans maintenant : c'est dire l'émotion et même l'empathie ressenties par le public genevois à l'issue de ce spectacle d'un rare impact émotionnel et dramatique !

Dans le rôle-titre, en alternance avec Nicola Alaimo, le baryton russe **Roman Burdenko** – bien qu'à la voix moins vaillante et puissante que son collègue italien -, parvient en revanche à conférer une subtilité inespérée au roi grandiose et désespéré ; avec une sensibilité à fleur de peau (que l'on retrouvera au moment des saluts, où il se montre au bord des larmes, envahi par l'émotion que fait naître en lui la magnifique ovation que le public lui adresse...), il fait de toute la quatrième partie un grand moment d'émotion, avec un confondant métier d'acteur.

En termes de jeu scénique, **Saïoa Hernandez** n'a rien à lui envier, une flamme intérieure ne la quittant pas la soirée durant, de même qu'elle offre un instrument riche, capable de soutenir la tessiture meurtrière d'Abigaille. De fait, la soprano espagnole possède – et plutôt deux fois qu'une ! – l'engagement farouche et l'insolence dans l'émission que requiert cette femme assoiffée de pouvoir, prête à tout pour atteindre son but. Et sa rage et sa véhémence font d'autant plus impression ici, qu'elle maîtrise également la cantilène "Anch'io dischiuso" avec un rare sens et maîtrise du son émis

piano.

De son côté, la superbe mezzo croate **Ena Pongrac** apporte à Fenena une séduction et un raffinement rare dans l'émotion, délivrant un superbe "O splendor degli astri, addio", tandis que le ténor italien **Davide Giusti** campe un Ismaele de beau métal et d'un style parfait. Le rôle écrasant de Zaccaria était tenu par la basse italienne **Riccardo Zanellato** qui, après des débuts incertains avec une ligne de chant quelque peu fluctuante, se rattrape par la suite, et l'on ne peut nier le rayonnement qu'il confère au Grand Prêtre juif. Les autres rôles, le Grand Prêtre de l'américain **William Meinert** et l'Abdallo du ténor italien **Omar Mancini**, n'appellent que des éloges, et l'on réservera une mention toute particulière pour le petit rôle d'Anna, dévolu à la très attachante soprano **Giulia Bolcato**, qui possède une voix superbement timbrée et naturellement puissante, capable de planer au dessus des ensembles.

Dans la fosse et du côté des chœurs, le bonheur est également entier. Grand habitué des lieux, le chef italien **Antonino Fogliani** ne se contente pas de battre la mesure et d'accuser le profil martial de la partition. Il obtient de son orchestre des couleurs, une dynamique, une souplesse qui donnent un sens au discours verdien. De son côté, le chœur s'avère aussi chaleureux que nuancé et par deux fois, donc, le sublime « Va pensiero » est abordé pianissimo, pour ensuite s'envoler et finir à sur une note "mourante".

Après le fracassant succès de "Lady Macbeth de Mzenk" en avril dernier in loco, le Grand-Théâtre de Genève consolide sa place parmi les théâtres lyriques européens les plus brillants et innovants de notre temps (aux côtés du Teatro Real de Madrid, du Théâtre Royal de La Monnaie et de l'Opéra Frankfurt... et bien loin devant l'Opéra de Paris ou le Covent Garden de Londres...)
!



CRITIQUE, opéra. GENÈVE, Grand-Théâtre, le 22 juin 2023. VERDI : Nabucco. R. Burdenko, S. Hernandez, R. Zanellato, D. Giusti. A . Fogliani / C. Jatahy. Photos © Carole Parodi

VIDÉO : Trailer de “Nabucco” selon Christiane Jatahy au Grand-Théâtre de Genève

CRITIQUE, danse. PARIS,

Palais Garnier, le 21 juin 2023. « Signes » par Carolyn Carlson et le Ballet de l'Opéra national de Paris

Le 21 juin 2023, le Palais Garnier accueillait la reprise tant attendue de *Signes*, ballet culte de Carolyn Carlson. En cette soirée d'été, la grande salle s'est muée en un écrin magique, un espace où la danse, la peinture et la musique se sont rencontrées pour ne faire plus qu'un. C'est une œuvre née en 1997 d'une idée originale du peintre Olivier Debré, qui souhaitait explorer les évocations du sourire, le premier des « *signes* ». Face aux toiles flamboyantes du maître coloriste, la chorégraphe, figure tutélaire de la danse contemporaine, a composé une fresque onirique. Accompagnée par la partition envoûtante de René Aubry, elle a offert au Ballet de l'Opéra de Paris un chef-d'œuvre d'une beauté rare, une célébration de la joie qui a émerveillé le public.

Le spectacle se déroule comme une promenade poétique à travers sept tableaux, sept univers picturaux qui sont autant d'étapes d'un voyage immobile. Contrairement à l'usage, ce sont les décors qui ont inspiré la chorégraphie, et non l'inverse. Chaque toile monumentale d'Olivier Debré, qu'elle évoque les bords de Loire dans un rouge éclatant et inattendu, les montagnes nébuleuses du Guilin ou les fêtes sensuelles de l'Inde, est un monde en soi. Sur ces fonds, les costumes du

peintre, d'une linéarité graphique magnifique, se fondent dans les éclairs de lumière signés **Patrice Besombes**, créant une harmonie parfaite. La danse de Carlson, faite de gestes planants, de figures saccadées et de mouvements amples, semble refléter l'ambiance de chaque couleur. On y voit une galerie de *haïkus* dansés, une série d'impressions où la gestuelle, tour à tour géométrique et ondulante, capture l'essence de la toile, transformant la scène en un tableau vivant.



La réussite de *Signes* repose aussi sur l'engagement total d'interprètes exceptionnels, véritables incarnations de cet idéal esthétique. En cette soirée du 21 juin, le couple d'Étoiles **Germain Louvet** et **Hannah O'Neill** était à la tête de la petite troupe, littéralement possédée par l'originalité du propos gestuel. **Hannah O'Neill**, récemment nommée étoile, était d'une lumineuse grâce, irradiant le plateau de sa présence.

Dans sa robe d'infante jaune d'or ou sous son manteau blanc, elle captivait par la pureté de ses arabesques, la souplesse de sa silhouette de liane, faisant naître une alchimie parfaite avec l'univers visuel. À ses côtés, **Germain Louvet**, souverain et élégant, imposait sa maîtrise dans ses vastes ports de bras. Dans son long manteau bleu Klein ou son costume de mime jaune, il était l'incarnation d'une ligne pure et intense, un maître du geste qui déchiffrait avec brio la partition de Carlson. Leurs pas de deux, notamment dans « *L'esprit du bleu* », étaient d'une grâce aérienne, des moments d'une complicité profonde et d'un onirisme pur. Autour d'eux, le corps de ballet, énergique et précis, se fondait dans le décor en un peuple fantasque, oscillant entre rituel martial des moines de la Baltique et effervescence colorée des Indes.

Mais *Signes*, au-delà de ses qualités techniques, est surtout une expérience sensorielle totale, une œuvre qui invite à la contemplation et à la sérénité. La musique de **René Aubry**, avec son sens habile de la répétition, scande cette variation d'humeurs et d'horizons, créant une atmosphère tour à tour méditative, sautillante ou envoûtante. La chorégraphe, qu'elle déploie des mouvements lents et lyriques ou des gestes plus vifs et martiaux, offre un spectacle d'une beauté froide pour certains, mais pour beaucoup, un kaléidoscope de gaieté et de poésie. On se laisse porter par cette vague de couleurs, ces corps qui glissent comme sur une eau calme, sans chercher à tout comprendre, car c'est un art qui parle à la perception pure, une langue sans mots.

Venue saluer à l'issue du spectacle, visiblement très émue, **Carolyn Carlson** a offert au **Ballet de l'Opéra de Paris** une soirée de clôture de saison inoubliable, un moment hors du temps où le monde, le temps d'un spectacle, est devenu plus respirable.

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 21 juin 2023.
« Signes » par Carolyn Carlson et le Ballet de l'Opéra national de Paris. Crédit photographique (c) Benoîte Fanton

CRITIQUE, opéra. SAINT-ETIENNE, Grand-Théâtre Massenet, le 20 juin 2023. VERDI : Macbeth. V. Jansons, C. Hunold, G. B. Parodi, S. Camps. D. Benoin / G. Grazioli.

L'Opéra de Saint-Etienne clôt sa saison avec 'Macbeth' de Verdi, dans une production signée Daniel Benoin qui a déjà eu les honneurs de la scène de l'Opéra Nice Côte d'Azur, maison coproductrice du spectacle. L'ancien directeur du Théâtre National de Nice (TNN) transpose ici l'action pendant la période de la Première guerre mondiale et des Années folles qui la suivent, et c'est d'emblée dans les horreurs de la guerre de tranchées qu'il plonge le public stéfanois, au travers d'images d'archives (coloriées) du conflit, auxquelles ont été ajoutée la présence de Macbeth et Banco par un tour de

passé-passe numérique. Un procédé très impressionnant, mais tempéré par la scène des sorcières qui n'apparaissent ici que comme de modestes ouvrières, travaillant dans une fonderie qui fabrique de la métallurgie lourde pour fabriquer des armes de guerre que leurs maris, partis au front, utilisent ensuite ! Avec leur tenues grises et leurs fichus sur la tête, sortant la tête de leur baraquement en briques qui jouxte leur usine, on les prend au début pour quelques cigarières (égarées) d'une production de Carmen ! L'effroi ne sera pas au rendez-vous avec leur prosaïque traitement, et c'est bien dans les images vidéos de Paulo Correia (et le jeu de Lady Macbeth) qu'il faudra aller le chercher, comme le moment où elle tend à son pleutre de mari, non le poignard mais le revolver qui permettra de perpétuer le crime qui ensuite ne cessera de les hanter jusqu'à les mener à la tombe.



En dépit / à part un aigu malheureux lors du toujours très attendu contre-ré bémol qui clôt la fameuse scène de somnambulisme (à cause d'une régisseuse trop zélée qui est entrée en collision avec la soprano à sa sortie de scène !...), le spectacle est indéniablement dominé par notre soprano dramatique "nationale" **Catherine Hunold** qui vole largement ici la vedette au rôle-titre. Dans la redoutable partie de Lady Macbeth, elle fait en effet valoir ses indéniables qualités dramatiques et un fort tempérament, tout autant qu'un profil vocal de grand relief. Le métal du timbre, d'abord, est idéal pour certains aigus à pleine voix. Le vibrato, ensuite, confère intensité et mordant à des pages telles que l'air d'entrée "Vieni, t'affretta". L'incisivité de l'accent, également, sert admirablement les nombreux passages de récitatif. Enfin, sa scène de somnambulisme, malgré le contre-ré bémol escamoté (malgré elle !), s'avère particulièrement poignante. Aux moments des saluts, le public a largement manifesté son plaisir devant une incarnation aboutie d'un des rôles les plus exigeants du répertoire.

Originaire de Lettonie, le baryton **Valdis Jansons** privilégie les mezza-voce plutôt que les sonorités ouvertes et forcées que nous infligent trop souvent, dans la partie de Macbeth, nombre de ses collègues. Mais en se montrant si soucieux de la ligne, il manque de l'impact vocal requis par le rôle, l'acteur s'avérant, par ailleurs, d'un bien moindre charisme que sa consœur.

La basse italienne **Giovanni Battista Parodi** campe un excellent Banco, au timbre superbe, à la voix puissante, avec un grave rond et plein. De son côté, le jeune ténor français **Samy Camps** assume, avec une voix franche et vaillante l'air célèbre de Macduff, "Ah, la paterna mano", tandis que la production bénéficie de luxueux Malcolm et Suivante de Lady Macbeth grâce aux très prometteurs **Léo Vermot-Desroches** et **Cyrielle Njdiki**.

Dernier bonheur de la soirée, et pas des moindres, la

direction de **Giuseppe Grazioli**, à la tête d'un chœur et d'un orchestre dans une forme superlative. Le premier est saisissant d'engagement, en particulier dans le célèbre "Patria oppressa », et il faut saluer ici le travail de précision accompli par Laurent Touche à la tête du chœur maison depuis de nombreuses années maintenant. Quant à l'Orchestre Symphonique Saint-Etienne Loire, il s'avère – dans les mains du maestro italien – un instrument parfaitement aux ordres ; exemplaire dans les nuances les plus délicates comme dans les passages les plus spectaculaires. Le public stéphanois ne s'y trompe pas qui adresse une interminable et joyeuse ovation à l'ensemble de l'équipe artistique !

CRITIQUE, opéra. SAINT-ETIENNE, Grand-Théâtre Massenet, le 20 juin 2023. VERDI : Nabucco. V. Jansons, C. Hunold, G. B. Parodi, S. Camps. D. Benoin / G. Grazioli. Photos © Cyrille Cauvet

VIDÉO : Catherine Hunold chante l'air de Lady Macbeth "Vieni ! T'affretta !" et sa cabalette "Or tutti sorgete" aux Chorégies d'Orange (le 19 juin 2023... soit la veille de la représentation stéphanoise à laquelle nous avons assistée) !

**CRITIQUE, festival. 43ème
festival « Montpellier Danse
». MONTPELLIER, Opéra
Berlioz, le 20 juin 2023.
« Annonciation », « Torpeur »
(Création Mondiale) et
« Noces » par Angelin
PRELJOCAJ**

Sur la scène de l'Opéra Berlioz, le 43e Festival Montpellier Danse s'ouvrait en apothéose avec un *trptyque* signé Angelin Preljocaj : « *Annonciation* », « *Torpeur* » et « *Noces* ». Le public, conquis, a pu assister à une véritable démonstration de la puissance créatrice du chorégraphe, qui a orchestré un dialogue saisissant entre deux anciennes de ses œuvres, et sa dernière création mondiale, « *Torpeur* ».

L'ouverture avec « *Annonciation* », ce bijou de 1995, a d'emblée planté le décor d'une spiritualité charnelle. Dans un écrin de lumière rougeoyante, les deux interprètes, **Verity**

Jacobsen et **Mirea Delogu**, ont transcendé le thème sacré. La danse, d'une précision millimétrée, explore l'étonnement, le doute et l'acceptation de la Vierge face à l'autorité solennelle de l'Archange. Plus qu'une simple annonce, Preljocaj suggère la conception, transformant un moment de dévotion en une étreinte d'une sensualité troublante, où le sacré et le profane s'entrelacent.

La création mondiale, « *Torpeur* », a incarné un saisissant changement de cap. Après un démarrage sur des rythmes endiablés et des lignes d'une virtuosité époustouflante, rappelant l'énergie de la *post-modern dance*, la pièce a pris le temps de s'alanguir. Les douze danseurs, d'abord en mouvements frénétiques, ont ralenti le *tempo* pour explorer le toucher, la relation à l'autre et un temps étiré. Sur la scène, les corps se sont enchevêtrés en une fresque kaléidoscopique, faite de portés, de frôlements et de lenteur. C'est une grammaire de l'abandon, une « torpeur » qui n'est pas une sidération mais une suspension dans un espace-temps où la sensualité est reine.



Enfin, c'est « *Noces* », une pièce datant de 1989, qui a emporté la soirée avec une férocité intacte. Sur la musique percutante de Stravinsky, Preljocaj dépouille le mariage slave de tout folklore pour en révéler la violence. Sur des bancs d'école, cinq garçons en cravate et cinq filles en robes de velours se livrent à un combat rituel où la mariée est une monnaie d'échange. La chorégraphie, athlétique et incisive, met en scène une lutte de pouvoir où les femmes, loin d'être soumises, font face à leur destin avec une rage et une combativité bouleversantes. L'image des mariées de chiffon, jetées en l'air ou suspendues, résonne avec une puissance saisissante dans notre époque.

En confrontant ces trois œuvres, **Angelin Preljocaj** a offert au public une réflexion profonde sur le temps et la mémoire de la danse. « *Noces* » et « *Annonciation* » n'avaient rien de vieux, elles vibraient au contraire d'une énergie nouvelle, comme une

preuve que son répertoire est résolument vivant. *Torpeur*, en s'insérant entre ces deux piliers, apparaît comme le chaînon manquant, une œuvre sensible qui explore les zones d'ombre du désir et de la communauté. Cette programmation, pensée en écho, a permis de mesurer l'étendue d'un génie qui, des années 80 à aujourd'hui, n'a cessé de réinventer le langage du corps pour raconter le monde.



CRITIQUE, festival. 43ème festival « Montpellier Danse ».

MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 20 juin 2023. « Annonciation »,
« Torpeur » (Création Mondiale) et « Noces » par Angelin
PRELJOCAJ. Crédit photographique (c) J.C. Carbonne

CRITIQUE, opéra. THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES, Paris, le 20 juin 2023. BERTIN : Fausto. Les Talens Lyriques, Ch Rousset (version de concert)



Pour sa 10ème édition, le festival du Palazzetto Bru Zane à Paris frappe encore un grand coup en exhumant une rareté absolue, **Fausto de Louise Bertin**. Créé en 1831 pour le Théâtre des Italiens, dans la langue de Dante, sur un livret en français (probablement de la compositrice), l'ouvrage est traduit pour l'occasion. Alors que son opéra précédent a été créé à l'Opéra-Comique, Bertin a ensuite

l'honneur d'être accueillie à l'Opéra en 1836 pour La

Esmeralda (livret de Victor Hugo, d'après Notre-Dame de Paris). C'est là autant le sommet de sa carrière que le glas de son ambition, l'ouvrage subissant une cabale dont la compositrice ne se relèvera pas. Remonté à Montpellier en 2008 (voir [notre compte-rendu https://www.classiquenews.com/louise-bertin-la-esmeralda-1836-premiere-mondialefrance-musique-vendredi-25-juillet-2008-20h/](https://www.classiquenews.com/louise-bertin-la-esmeralda-1836-premiere-mondialefrance-musique-vendredi-25-juillet-2008-20h/)), cet ultime essai lyrique sera à nouveau donné lors de la prochaine saison à Saint-Etienne, Avignon et Tours, dans une mise en scène confiée à Jeanne Desoubaux.

2ème chance pour Fausto de Bertin

En attendant, **cette version de concert de Fausto n'a pas déçu les attentes**, tant la musique de Louise Bertin impressionne d'emblée par son éloquence directe, sa variété : si l'ouverture peut dérouter par son aspect séquentiel aux nombreuses ruptures de ton, les différentes scènes s'enchaînent ensuite sans temps mort. Seul le livret déçoit par son intrigue simplifiée du premier Faust de Goethe, mais assure l'essentiel par la diversité des scènes proposées, qui permet à Bertin de faire valoir sa maîtrise de la grande forme. L'influence de son ancien professeur Reicha donne une coloration germanique aux scansions robustes et très cuivrées dans les parties dramatiques, volontiers plus subtile dans la palette utilisée aux vents, notamment lors des scènes des enfers, aussi effrayantes qu'attirantes. On peut aussi reconnaître Berlioz, qui conduit les répétitions à la place de Bertin (incapable de se tenir debout de manière prolongée, du fait de son handicap physique). La présence importante des chœurs, le plus souvent homophoniques et en soutien des solistes, donne un coloris spectaculaire qui rappelle en maints endroits les derniers souffles de la tragédie lyrique : Bertin fait en quelque sorte le lien entre Spontini et Halévy, apportant une énergie rythmique à mille lieux de ses

concurrents italiens du moment, si l'on excepte Rossini dans les romances et les passages légers, volontiers piquants et sautillants.

Christophe Rousset, spécialiste de ce type d'ouvrage (voir notamment son dernier disque «événement» consacré à La Vestale de Spontini

<https://www.classiquenews.com/critique-cd-evenement-spontini-la-vestale-version-originelle-1807-rebeka-extremo-christoyanis-2-cd-palazzetto-b-zane-coll-opera-francais-juin-2022/>)

donne à l'ouvrage toute la saveur des sonorités d'époque, comme de l'allègement des textures. La maîtrise technique de son ensemble surprend en maints endroits, ce qui vaut au chef français de féliciter ostensiblement sa formation en fin de soirée, tout particulièrement les cuivres. Réputé « inchantable », le rôle-titre échoit à **Karine Deshayes (Fausto)**, qui affronte courageusement les sauts de registre périlleux, au prix de quelques détimbrages par endroit. Son aplomb et son aisance dramatique font oublier ces quelques imperfections, de même que le tranchant de l'émission en pleine voix, toujours aussi percutant en concert. A ses côtés, **Karina Gauvin** donne à sa Margherita les délices d'une émission de velours et de grand style, seulement gênée dans les accélérations, où son recours au vibrato la met parfois en retard par rapport aux tempi de Rousset.

Quel plaisir, aussi, de profiter de la voix chaude, sonore et profonde d'**Ante Jerkunica** (Mefisto), d'une présence magnétique tout du long, de même que l'éloquence aérienne de **Nico Darmanin** (Valentino), véritable rayon de soleil lors de la deuxième partie de spectacle. On aime aussi les couleurs et la solidité technique de Marie Gautrot et Diana Axentii, toutes deux superlatives dans leurs rôles respectifs, sans parler du solide **Thibault de Damas**, très investi au niveau théâtral, notamment dans les accents bouffes.

Très affuté, **le Chœur de la Radio Flamande** se distingue une fois encore par sa précision chirurgicale dans les attaques,

bien aidé par la direction mordante de Christophe Rousset, également au piano, lors des courts récitatifs. Ce concert fera l'objet d'un disque à paraître en janvier prochain par le PBZ, tandis que les amateurs de Fausto ne manqueront pas de se rendre à Essen pour découvrir l'ouvrage en version scénique (mise en scène de **Tatjana Gürbaca**), à la même période.



CRITIQUE, opéra. THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES, Paris, le 20 juin 2023. BERTIN : Fausto.

Karine Deshayes (Fausto), Karina Gauvin (Margherita), Ante Jerkunica (Mefisto), Nico Darmanin (Valentino), Marie Gautrot (Catarina), Diana Axentii (Una strega, Marta), Thibault de Damas (Wagner, Un banditore), Chœur de la Radio

Flamande, Les Talens Lyriques, Christophe Rousset (direction musicale). A l'affiche du Théâtre des Champs-Élysées le 20 juin 2023. Illustrations : portraits de Louise Bertin / dessin DR / peinture par V. Mottez vers 1840, DR

TEASER VIDÉO :

